

Le psychodrame comme pratique de la lettre

Hervé BENTATA

(109) Au départ, c'est l'aspect de *fatras sympathique* du psychodrame qui m'a attiré à sa pratique. C'est pourquoi je pourrais dire : « Je ne suis pas un psychanalyste pur. »

Mais, si j'évoque là cette pratique du psychodrame d'enfant, c'est qu'elle a été une *surprise*. Cette surprise, elle fait le titre de mon travail, c'est que le psychodrame peut se mener comme une pratique de la lettre. De plus, les enfants y font un bout de chemin, parfois plus volontiers que dans certaines cures classiques.

Surprise aussi car, de ma formation au psychodrame, j'ai surtout gardé l'idée d'un « plein de sens », d'interprétations répétées et aussi d'une jouissance partagée à ce qu'on pourrait appeler « la fratrie » des cothérapeutes.

Alors, comment en suis-je arrivé, à la différence de ce qu'on m'a enseigné, à une pratique du psychodrame comme *épure*, comme pratique de la lettre ?

C'est certainement que le psychodrame, ça se transmet de travers, comme la psychanalyse d'ailleurs ; c'est sûrement aussi que ce « pur » *comme lettre* insiste. (110) Voilà d'ailleurs un exemple de lettres qui circulent aussi dans les séances de psychodrame, s'articulant de séance en séance en texte.

Et c'est la lecture de ces lettres qui me guide dans la conduite des cures.

C'est cette possibilité du psychodrame, comme pratique de la lettre qui m'amène à soutenir, avec un zeste de provocation, que *le psychodrame est une voie royale d'accès à l'Inconscient*, comme le rêve, et qu'il est peut-être, voire certainement, le meilleur dispositif de cure chez l'enfant.

Reste une autre question, que je ne ferai qu'ébaucher, celle de savoir si le psychodrame permet de mener à sa fin un travail d'analyse ? Je dirais que non, mais je me demande si ce n'est pas le cas de toutes les cures d'enfant.

Dans un premier temps, j'exposerai le dispositif de cure tel que je l'utilise au psychodrame ; puis je développerai ma proposition du psychodrame comme voie royale ; cela m'amènera à aborder les modes d'interventions qui permettent une pratique de la lettre.

Le dispositif de la cure et ses indications.

Comme on le sait, le psychodrame consiste à jouer une histoire, une scène, réelle ou imaginaire que l'enfant amène et élabore avec le directeur de jeu. D'ailleurs, je suggère de translittérer la terminologie anglo-saxonne habituelle de « leader » en « dealer » qui insiste sur la question d'un dire : « dis-leur ».

Le dispositif du psychodrame est ternaire et se caractérise par un double renversement. L'établissement du scénario en constitue le premier temps ; le dealer se met volontiers à côté de l'enfant. Ils ont en face d'eux, à travers l'axe imaginaire aa' du schéma L, le chœur des cothérapeutes qui reste mutique à ce stade. Dans ce premier temps, les cothérapeutes marquent la place du grand Autre.

La distribution des rôles amorce le passage au deuxième temps. L'enfant deale à son tour, donnant par exemple à cet unique cothérapeute masculin le rôle de la maîtresse, préférant affecter à telle cothérapeute blonde et très féminine, le rôle du directeur d'école.

Lors du jeu, le dealer ne joue pas. Il se met habituellement à la place des cothérapeutes, reprenant par là leur position d'écoute de la première phase. Mais, (111)il s'en différencie par l'acte d'une scansion, soit sur une sortie de jeu du patient, soit autour d'un affleurement inconscient qui puisse faire lettre.

Le jeu lui-même, comme deuxième temps, a une règle impérative, celle du faire semblant ; le dire doit rester au premier plan, devant le geste. Les cothérapeutes miment plus les situations qu'ils ne les jouent effectivement. Seuls les affects se disent en excès. Le mauvais théâtre, la dramatisation hystérique sont à leur paroxysme.

La fin de la séance voit le dispositif reprendre son ordonnance initiale : c'est le temps dit de la reprise. Pour éviter le ravaudage inhérent à toute reprise, je limite ce temps à un temps d'atterrissage. Il peut donner lieu à un commentaire de l'enfant ou de ma part, rarement à une interprétation, pour ne pas obturer, par un sens, la dynamique de la scansion.

Dans une perspective topologique du psychodrame, je désignerai le lieu des cothérapeutes comme lieu du Symbolique, alors que le lieu de la scène est le lieu de l'Imaginaire et que le lieu d'accueil initial de l'enfant présentifie le lieu du Réel.

Les séances sont courtes ; elles comprennent une ou deux scènes jouées. Je propose volontiers de nouveaux deales de personnages pour une même scène. Mais j'évite le doublage, car je ne sais pas vraiment prendre la voix de l'Inconscient du sujet pour la lui insuffler en Vérité.

J'institue un paiement sur les deniers de l'enfant chaque fois que c'est

possible – ou plus exactement chaque fois que ce n'est pas possible que l'enfant ne paye pas. Car certains enfants savent qu'il est rare de voir de nos jours des dealers travailler sans rétribution directe. En d'autres termes, je fais payer quand la question de la rétribution est centrale dans l'économie de l'enfant au point de paralyser la cure sans paiement.

Pour ce qui est des *indications*, le psychodrame peut être proposé à tout enfant en difficulté symptomatique qu'on a à la bonne, puisqu'il s'agit d'une bonne indication. Mais, si l'on veut être plus restrictif dans les indications, il faut prendre en compte la position de l'enfant par rapport à son fonctionnement psychique plus que les organisations structurales. Quand ce fonctionnement est douloureux ou qu'il fait peur, le psychodrame peut être proposé. On voit traditionnellement beaucoup d'adolescents mais aussi d'enfants inhibés alors que les indications sont bien plus larges et n'excluent pas la psychose.

(112) Si je me propose maintenant de soutenir que *le psychodrame est une voie royale d'accès à l'Inconscient*, à l'égal du rêve, c'est d'abord qu'il en a la structure. En effet, on y retrouve un premier texte à situer sur la chaîne de l'énoncé dans le Graphe du Désir. Et puis, le jeu psychodramatique constitue un deuxième texte, équivalent au contenu latent du rêve et qui vaut comme énonciation. Enfin, le temps de reprise peut produire un effet de sens comme l'interprétation d'un rêve.

Mon second argument se fonde sur le fait que le psychodrame inclut dans son dispositif même le tiers dont procède une cure-type.

Il existe en effet dans le psychodrame ce plus d'un troisième tiers, le groupe des cothérapeutes qui permet à chaque séance de mettre en jeu, d'expérimenter ce qui se dit. De plus, les cothérapeutes ont une autre fonction. Il s'agit d'une fonction de spectateur qui peut évoquer celle du chœur antique dans le théâtre grec. En cela, le psychodrame se rapproche de la présentation de malades, tel que Lacan la pratiquait, avec ses effets thérapeutiques propres liés au dispositif ternaire.

Ainsi, la dimension dramatique du psychodrame, sa dramatisation hystérique, le côté théâtral des scènes jouées sont inhérents au dispositif lui-même, à la constitution d'une scène. Ce sont des facilitateurs du travail analytique, au même titre que l'hystérisation dans une cure ; mais cette dernière est hypothétique et on connaît la difficulté de cures d'obsessionnels où aucune hystérisation ne se produit.

Un troisième élément tient à cette *faculté des cothérapeutes* de jouer les lettres inconscientes du sujet. En effet, l'expérience du jeu des cothérapeutes montre que, pour peu que la jouissance propre au jeu soit limitée par la scansion et une écoute littérale, le jeu des cothérapeutes est étonnamment pertinent, collé au réel du patient. C'est comme si l'Inconscient des cothérapeutes s'articulait à celui de l'enfant.

Cette constatation clinique n'est certes pas exempte de moments de dérapage où, débusqué lui-même au plus vif de son Réel, l'un ou l'autre cothérapeute ne joue plus que son propre jeu.

Comment expliquer un tel phénomène ?

Dans cet échange improvisé qu'est le jeu psychodramatique, on peut retrouver une forme de *squiggle* tel qu'il a été proposé par Winnicott. Le psychodrame (113) constitue un espace transitionnel, entre rêve et réalité, où les processus primaires sont libérés par le jeu.

D'autre part, dans les *Non Dupes errent*, Lacan reprend un texte de Freud sur l'occulte. Lacan conclut que « l'Inconscient n'exclut pas la reconnaissance du désir de l'Autre comme tel, en d'autres termes du réseau de structure dont le sujet est un déterminé particulier ; il est concevable qu'il communique avec les autres structures ».

Cela nous amène à penser que le jeu psychodramatique favorise cette sorte de communication entre structures inconscientes.

L'utilisation du jeu, de la forme ludique du faire semblant est essentielle. *Le désir peut se figurer sans être réalisé, c'est pourquoi les moyens de défense habituels mis en jeu contre ce désir peuvent être levés, que ce soit l'inhibition ou le refoulement. Ainsi donc, le faire semblant permet une coupure entre le Wunsch et sa réalisation, coupure bien plus économique que l'inhibition généralisée qui saisit certains enfants.*

En outre, le jeu psychodramatique, comme médiation, ne prête pas facilement à l'engluement. En effet, la scène psychodramatique est faite d'un pur jeu de langage ; la scansion est possible sur le mot même ; l'engluement de l'enfermement dans la jouissance avec la matière (dessin, pâte à modeler) y est moins facile.

Le psychodrame comme pratique de la lettre

De ce point de vue, le psychodrame permet comme la cure analytique, des séances courtes et la scansion, éléments essentiels pour une pratique de la lettre.

« Mais, cette lettre, nous dit Lacan dans *L'instance de la lettre dans l'Inconscient*, comment faut-il la prendre ici ? *Tout uniment, à la lettre.* Nous désignons par lettre *ce support matériel* que le discours concret emprunte au langage. (...) Les caractères mobiles... présentent valablement ce que nous appelons la lettre, à savoir la structure essentiellement localisée du signifiant. »

C'est cette écoute littérale qui nous paraît importante dans un ce qui se dit « à la lettre » et non dans ce que l'enfant veut dire. Le jeu des cothérapeutes est ainsi orienté par cette écoute de la lettre ; elle déplace le sens du scénario vers une (114) possible énonciation. Le jeu prend alors souvent un aspect de non-sens, chaotique et absurde ou bien le jeu s'ouvre et plonge de façon vertigineuse, d'un coup, sur un aspect inaperçu. C'est cette lettre qui dans sa face signifiante oriente l'énoncé vers une énonciation, et qui, dans sa face réelle produit les achoppements et répétitions de cet énoncé.

La technique du psychodrame permet la scansion, et même une scansion itérative, dans une même scène avec reprise du jeu. Mais, si la scansion permet d'éviter le recouvrement d'un point de vérité par un dire subséquent qui va tendre à l'effacer, la répétition des scansions au cours d'une même séance tend à produire ce même effet d'effacement.

C'est pourquoi, j'essaie de mettre en pratique ce qu'en référence à Attila je vous propose d'appeler *la règle des Huns*, celle de l'unité de la séance. Alors, je dirais, pour que l'herbe ne repousse pas après la scansion, il s'agit d'articuler : une séance, un acte de coupure avec un seul achoppement qui puisse faire lettre.

A cet endroit de la coupure se pose une question difficile. A savoir, puisqu'on admet que les cothérapeutes actualisent le Réel du sujet au cours du jeu psychodramatique, une scansion est-elle envisageable autour d'un achoppement d'un cothérapeute, susceptible de faire lettre pour l'enfant ?

Somme toute, il s'agit là simplement d'une pratique lacanienne du psychodrame. Encore faut-il la soutenir et la dégager de sa version habituellement pratiquée, à savoir d'une pratique bardée d'interprétations et collée au sens, c'est-à-dire au sexuel.

Avant de conclure, je vous propose une illustration clinique tirée de l'excellent article de P. Delaroche sur le psychodrame.

Elisabeth, 12 ans, vit tristement seule avec sa mère ; elle n'a pas connu son père ; elle a tendance à se faire mal. Dans un premier jeu, elle met en scène sa mère comme mère qui ne la soigne pas correctement : il faut faire appel au Docteur. Lors d'une scène suivante, voici le scénario qu'elle propose : « Maman m'a laissée toute seule, le robinet ne peut plus se fermer, je ne sais pas quoi faire, je vais chercher le voisin qui le répare. »

Dans le jeu, elle va, frappe à la porte du voisin et dit : « Bonjour monsieur. Y a mon robinet qui fuit » et... elle éclate de rire.

Le thérapeute scande sur cet éclat de rire ; il arrête là la séance.

(115) Dans la version du sens, du sexuel, ce qui est souligné, interprété, c'est qu'il s'agit d'une petite fille en revendication phallique et qui rit quand elle se l'entend dire, comme un lapsus, dans le jeu. Toujours dans cette version du sens, elle va chercher chez le voisin, enfin, de quoi réparer ses prétentions phalliques, envoyant aux gémonies cette mère défaillante. C'est la version sexuelle de Freud, celle d'un plus de sens dans la métaphore.

Pour pertinente que soit cette dimension métaphorique, il me semble y avoir un autre linéament possible, plus lié à la métonymie et à l'écoute de la lettre. Ainsi, dans la métonymie de « mon robinet qui fuit », il s'agirait d'un appel au père-docteur manquant, celui qui fuit, et ce dans une dialectique présence/absence où s'articule autant un dam imaginaire qu'une question sur la privation réelle d'un père et d'un compagnon pour sa mère.

Aurais-je eu le culot d'un certain forçage et de proposer qu'un cothérapeute joue le robinet ? Et ce jeu aurait-il permis de rattraper ce robinet, à la lettre, c'est-à-dire *aussi* comme fuyard ?

A partir d'une telle scansion, un texte s'écrit de séance en séance ; et point n'est besoin souvent de plus d'interprétation.

En conclusion et puisqu'il s'agit de journées sur la conduite de la cure, je terminerai mon exposé sans pouvoir me racheter une conduite. En effet, une

bonne conduite ne peut aller qu'avec l'interprétation et le sens ; or ce que j'ai à proposer, c'est la translittération du dealer, le non-sens de la coupure et de la lettre.